

La rumeur circule de nouveau, en Angleterre, que le marquis de Lorne, gendre de la Reine, doit être nommé bientôt gouverneur-général de la Confédération canadienne, en remplacement de lord Dufferin, qui se retirerait prochainement.

La nomination d'un membre de la famille royale au poste de gouverneur serait propre à augmenter l'importance de notre pays, et à resserrer, en même temps, les liens qui nous unissent à la métropole. Seulement, il nous faudrait probablement en payer la façon. Le traitement que nous faisons actuellement à notre gouverneur ne saurait suffire pour tenir lieu de liste civile aux deux personnages princiers qui remplaceraient lord et lady Dufferin. Le gouvernement impérial offrirait peut-être de prendre à sa charge la plus grande partie du surcroît de dépenses que ce changement nécessiterait ; mais notre gouvernement tiendrait aussi, probablement, de son côté, dans l'intérêt et pour l'honneur de la Puissance, à refuser cet aide.

NOS GRAVURES

Nous publions le portrait de Sir Aimé Dorion et celui de l'hon. M. Chauveau. Comme nous avons déjà donné la biographie de ces deux personnages, qui ont joué un grand rôle dans notre histoire, nous croyons inutile de reproduire de nouveau des détails qui sont connus de tous les lecteurs. Nous avons déjà annoncé la nomination de M. Chauveau comme shérif de Montréal, et celle de M. Dorion comme chevalier anglais.

L'hon. M. Chauveau est âgé de cinquante-sept ans, et Sir Aimé Dorion, de cinquante-neuf ans.

Mehemet Ali Pacha

Commandant en chef des forces turques en Bulgarie. Allemand de naissance. Né à Magdebourg en 1829. Fils d'un pauvre musicien, il s'engagea à l'âge de quinze ans, comme mousse, à bord d'un vaisseau en partance de Hambourg. Maltraité par le capitaine et l'équipage, il s'évada au moment où le navire stationnait dans le Bosphore. Il fut accueilli par un riche Turc, et se fit lui-même musulman. Son patron lui fit suivre les cours de l'école militaire. Admis en 1855, il ne tarda pas à se distinguer, et il est aujourd'hui à la tête de l'armée turque de Bulgarie.

Soliman Pacha

Les combats de géants dont le défilé de Schipka est le théâtre depuis un mois, et la prise du fort de Saint-Nicolas, la position la plus redoutable qu'occupaient les Russes dans ce défilé, ont de nouveau attiré l'attention sur le commandant turc qui est en train de relever d'une façon si glorieuse le sort des armées ottomanes.

Soliman Pacha est un homme tout à fait modeste et réservé. Son quartier général ne ressemble en aucune façon aux installations somptueuses que l'on rencontre chez beaucoup de généraux de moindre importance que ce chef d'armée, le plus favorisé et le plus heureux de tous les généraux du sultan. Soliman Pacha est un homme de quarante à quarante-cinq ans, grand et bien bâti ; son visage est rude, hâlé ; le front est très-ridé ; il porte une barbe courte rousse et des moustaches ; il parle un peu le français. Ses manières sont extrêmement simples, et son caractère, qui annonce une grande confiance en lui-même, offrent des contrastes qui le rendent plus extraordinaire. Dans les questions de détail qui touchent à l'organisation des armées, il montre une grande expérience, une perception rapide de ce qui est nécessaire à l'approvisionnement, à l'envoi des munitions, en un mot à la mise en pratique de la partie administrative que doit connaître un général en chef ; et en même temps il semble qu'il possède d'intuition toutes les qualités d'un homme né pour le commandement, qualités qui le rendent capable d'exécuter un plan avec promptitude et succès sans se conformer à aucune des méthodes usuelles de la tactique moderne. A cet égard, je citerai comme exemple la rapidité incroy-

able—quarante-huit heures, je crois—avec laquelle il a su transporter son armée d'Andrinople à Karabunar. S'il eût adopté le système que l'on suit en général dans les autres armées, s'il lui eût fallu s'en remettre, pour l'exécution de ses plans, aux intendants, quartiers-maîtres, adjudants, commissaires, etc., il lui eût été impossible de donner partout des ordres clairs et précis, et d'être sûr qu'ils seront exécutés.

Salon de 1877 : Martyre dans les catacombes

A l'occasion du pèlerinage national à Rome, ce magnifique tableau, l'une des œuvres les plus remarquables du Salon, est tout d'actualité. Nous avons déjà dit le bien que nous en pensons. Nous n'y reviendrons pas aujourd'hui. Nous voulons seulement citer une magnifique page de Mgr. Gerbet sur les catacombes :

On a souvent essayé de décrire les catacombes ; elles ont inspiré de belles pages au génie et à la piété, laquelle a un secret qui n'est qu'à elle pour parler de ces choses qu'il vaut encore mieux sentir que peindre. Ceux qui n'en auraient encore aucune idée, peuvent se représenter vaguement des labyrinthes souterrains, presque indescritibles, dans lesquels cent chemins droits, obliques, brisés, sinueux, serpentent, se coupent ou s'entrelacent à l'infini, les uns impénétrables aujourd'hui, parce qu'à l'extrémité qui aboutit au sentier que vous parcourez, ils sont fermés par des murs ou par des monceaux de terre ; les autres vous ouvrant à droite et à gauche, des profondeurs inconnues, où les pas des visiteurs n'osent pas se hasarder ; tout cela plein de tombeaux, de la poussière des vieux siècles, de recoins étranges, d'histoires tragiques, de sorte que ces lieux, avec les mille plis et replis de leurs sentiers et de leurs mystères, conviennent très-bien pour être des palais de la mort, qui est si pleine elle-même de surprises, de secrets terribles, et qui suit souvent, pour frapper ses coups, des routes aussi tortueuses.

De chaque côté de ces corridors, on a pratiqué dans le mur, pour y déposer les cadavres, des espèces de niches oblongues, placées horizontalement ; elles sont superposées les unes aux autres, de manière à former deux ou trois rangs de sépultures, parfois six ou sept, et même jusqu'à douze dans les endroits où l'on a travaillé dans des couches de tuf plus hautes. On dirait les rayons d'une bibliothèque où la mort rangeait ses œuvres. Lorsqu'un corps avait été confié à une de ces niches, on la fermait avec des briques, des pierres ou des plaques de marbre. Assez souvent les ouvriers fermaient l'entrée d'un corridor tout entier, en même temps qu'ils en creusaient d'autres : la terre provenant des nouvelles galeries, servait à clore quelques-unes de celles où les morts étaient au complet, comme on ferme la porte d'un grenier où l'on a entassé autant d'épis qu'il en peut contenir. Plusieurs ont été bouchées beaucoup plus tard, soit par des éboulements, soit à dessein, par mesure de prudence ou de nécessité. Lorsqu'on ouvre un corridor qui n'a pas encore été exploré, on reporte quelquefois les débris à l'entrée de ceux d'où l'on a retiré les saintes reliques, de sorte que ceux-ci, après avoir été fermés autrefois, parce qu'ils étaient pleins, sont fermés de nouveau, parce qu'ils sont vides.

Ces galeries mortuaires sont en général étroites, l'air y est épais et lourd, et le terrain presque partout exempt d'humidité. De temps en temps, l'espace s'élargit, et vous respirez plus à l'aise en arrivant à des chambres sépulcrales, à des chapelles qui conservent encore des peintures antiques, et quelquefois à un baptistère. Dans plusieurs de ces cinetières, il y avait, de distance en distance, des soupiraux carrés, qui faisaient pénétrer un peu de lumière dans quelques chambres de la Rome souterraine.

Une visite aux catacombes fait un effet solennel et profond. On ne peut rencontrer nulle part une aussi vive apparition des premiers âges du christianisme. La source d'eau de l'antique baptistère, préservée de tout usage profane, coule toujours pure comme la grâce dont elle est l'emblème. Cette longue file de flambeaux, portés par les visiteurs qui, dans ces étroites galeries, marchent à la suite l'un de l'autre, figure assez bien les processions qui y faisaient les premiers chrétiens, lorsqu'ils y rapportaient le corps d'un martyr, ou qu'ils y célébraient quelque autre fête.

L'Exposition d'Horticulture de Montréal

Cette exposition qui a eu lieu, dans le cours de la dernière semaine, dans le Palais de Crystal, sous le patronage de notre Société d'horticulture, a obtenu un succès complet. Elle l'emporte sur toutes les expositions précédentes. Une foule nombreuse a visité le Palais pendant les trois jours. Nous donnons une vue de l'édifice, qui présentait un coup-d'œil magnifique.

Sir Wm. B. Richards

Juge-en-chef de la Cour Suprême d'Ottawa. Vient d'être nommé chevalier en même temps que l'hon. M. Dorion. Né

à Brockville, Haut-Canada, en 1815. Reçu avocat en 1837. Elu député du comté de Leeds, en 1849, comme partisan du ministère Lafontaine-Baldwin. Fit partie du ministère Hincks-Morin en 1851, comme procureur-général pour le Haut-Canada. Nommé juge en 1853, juge-en-chef de la Cour d'Appel en 1868 à la place de l'hon. M. Draper, démissionnaire. Deux de ses frères sont avocats et conseils de la Reine.

M. Frédéric Gaillardet, dont les opinions républicaines sont bien connues, se prononce, dans sa dernière correspondance au *Courrier des Etats-Unis*, pour le gouvernement et la politique du maréchal MacMahon, qu'il avait combattus jusqu'ici. Il déclare que M. Thiers étant mort, les républicains modérés ne doivent plus faire partie de la coalition des Gauches. Il ne veut pas de M. Grévy ni de M. Gambetta.

L'HON. M. CHAUVEAU

L'hon. M. Chauveau est arrivé à Montréal, où il doit prendre immédiatement possession de sa nouvelle charge. A l'occasion de son départ de la capitale, l'honorable monsieur a été l'objet d'une démonstration flatteuse pour lui, de la part de l'Institut-Canadien de Québec. Nous lisons à ce sujet dans le *Journal* :

On a pu voir, dans notre numéro d'hier, que l'Institut-Canadien de Québec a présenté, mercredi, une chaleureuse adresse d'adieu à l'hon. M. Chauveau, à l'occasion de son départ de Québec pour Montréal, où il est maintenant installé comme shérif.

L'Institut a noblement compris son rôle en prenant l'initiative, et sa voix, en cette circonstance, comme toujours, a été un écho fidèle de toute la population de Québec.

Le départ de M. Chauveau d'au milieu de nous forme un vide difficile à combler. Cet honorable monsieur avait, depuis longtemps, identifié son existence avec Québec, et il était notre orgueil dans toutes nos grandes démonstrations publiques, lorsqu'il avait à représenter, comme orateur ou autrement, l'élément canadien-français.

L'honorable M. Chauveau restera une de nos gloires québécoises les plus pures, et son départ a créé une profonde émotion de regret général.

A UNE JEUNE FILLE

A M. F. P.

Sois béni, ange d'un autre monde, sois à jamais béni ! La vertu brille sur ton front, la bonté sourit sur tes lèvres, l'innocence t'entoure comme une robe immaculée. Tu ne connais pas encore le monde dans son abjection, et cependant, devant le mal tu rougis et tu trembles : tu trembles comme la sensitive sous la main qui te touche, sans comprendre et sans savoir pourquoi.

Conserve ta vertu, jeune fille, conserve-la comme un arôme dans un vase de cristal ; sois pure et ne te hâte pas de savoir, car la science qui voit le chérubin déployer ses ailes d'or, voit aussi le ver qui rampe sur la corolle des fleurs. La science, c'est le siècle, et qu'a-t-il produit ce siècle de lumière ? le sarcasme contre ce qui est bon et sacré. Le génie rencontre lui aussi les écueils de la pensée, le pouvoir, le terme de sa puissance ; toi seule, jeune fille, portée sur l'aile de ta vertu, tu peux aller, dans un vol sublime, de la terre aux anges, et des anges à Dieu.

Le siècle le veut ainsi : à quinze ans, on est érudit ; à vingt, politique ; à vingt-cinq, philosophe ; la vertu est flétrie par tous les âges, et le repentir, qui n'est plus l'innocence, ne plane que sur le lit de mort. Mais toi, conserve ta vertu, et tu feras plus avec elle que les capitaines et les juristes avec la plume, la parole et l'épée. J'ai entendu le prêtre, du haut de la chaire de vérité, prononcer sur un auditoire en larmes le jugement de Dieu, me destiner au feu comme une ivraie stérile, et mon cœur ne s'est pas ému ; et, lorsque l'obole s'échappe de ta main, je pleure avec le mendiant qui te remercie, et mon cœur fait un effort vers la vertu.

L'homme vainc par l'épée, il fonde par la parole, il s'illustre par la lyre ; la vertu seule subsiste d'elle-même comme la fleur qui vit dans l'atmosphère de son propre

parfum. Sa substance est sa force, elle est tout à la fois le voyageur fatigué qui demande un abri, et le toit qui l'accueille ; elle se contemple et elle est heureuse, elle s'abreuve d'elle-même et elle n'a plus soif, elle se parle dans le secret de la solitude et elle parle à Dieu !

C'est son privilège, qu'elle puisse se donner sans se manquer à elle-même, et consoler l'homme du trône sans sortir de son recueillement.

Personne ne peut blasphémer cette vertu qui brille en toi, jeune fille ; quand on a voulu la ternir, les paroles ont flétri les lèvres qui les prononçaient, et le dernier des Brutus, ne pouvant attacher à son front le stigmate de la honte, mais voulant cependant la ravalier, ne put que nier son existence.

Ivres de sang et de ruines, des hommes sont apparus ; ils se sont élevés sur le trône de leur despotisme et ils ont dit : " La propriété c'est le vol ; Dieu c'est le mal ; la vertu ce n'est rien, la raison c'est tout." Mais ta vertu est apparue, enfant ; elle s'est levée armée d'un fouet vengeur, et comme un autre Christ, elle a chassé du temple ces vendeurs des choses saintes ; elle a fait descendre la Raison de son autel infâme, et toute rayonnante de la lumière du ciel, elle a reçu les hommages et l'admiration de la terre.

Sois pure, donc messagère du ciel, sois pure comme les anges tes frères, et dans ce oubli de toi-même, la foule se prosternerait avec un sentiment de religion ; peut-être, hélas ! s'éloignerait-elle d'abord pendant de longs... longs... jours... mais toute meurtrie, toute souillée de son sang et de la poussière du chemin, elle reviendrait, à l'ombre de tes ailes, se retremper dans la foi, l'espérance et l'amour. Car le cœur de l'homme est large et profond, un océan de larmes ne peut épuiser ce qu'il contient d'amertume, et une éternité des joies de la terre ne vaut pas un seul de ses tressaillements au son d'une voix amie. L'homme s'enivrera loin de toi de tous les plaisirs du monde, mais d'une haleine il épuisera cette eau courante, d'un soupir il exhalera ce que lui auront laissé de souvenirs les choses qui passent ; toujours il reviendra s'asseoir près de ta vertu, car elle seule est inépuisable, puisque elle seule se renouvelle dans le sein de la Trinité.

Sois forte, enfant, sois forte contre le mal, forte contre toi-même, et quand ton étoile se lèvera pour aimer et briller, que sa lumière ne tombe que dans un cœur purifié par la prière ; et si le ciel met sur ton chemin un frère dont les yeux rougis te disent qu'il a pleuré quelques égarements passés, dont le front pâli te révèle qu'il a connu la solitude et la vraie science, alors va à son côté, met ta main dans sa main et cheminez sous l'œil de Dieu.

AUGUSTE OUVRARD.

Québec, 16 juillet 1877.

Souvenirs du trente et quarante qui me reviennent en mémoire en passant par Monaco.

On sait qu'à Hambourg il y a des eaux excellentes pour l'estomac.

Un jour, des joueurs causaient avec animation, sous le péristyle, de la rouge, de la noire, de la couleur et de l'inverse, etc.

Un Anglais s'approche et dit à l'un d'eux :

— Il y a des eaux ici ?

— Des eaux ? est-ce que je sais, moi !

Il renouvelle sa question à un autre :

— Des eaux ? oui, je crois qu'il y a des eaux.

— Et pourriez-vous me dire quelle est leur vertu ? demanda-t-il à plusieurs personnes, sans pouvoir obtenir un mot de réponse.

— Leur vertu, monsieur, lui répond enfin un vieux joueur des plus râpés, c'est de vous guérir radicalement de la fortune la plus invétérée !

AVIS AUX DAMES.

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Autruches et de Vantours, de toutes couleurs ; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai ; Gants nettoyés et teints noirs seulement.

J. H. LEBLANC. Atelier : 547, rue Craig.